

Les identités meurtrières

Une analyse des personnages principaux dans deux romans d'Amin Maalouf, à partir de son essai, *Les identités meurtrières*.

Table de matières

Introduction	p. 3
-Les identités meurtrières.....	p. 3
-But et méthode.....	p. 5
-Résumé de <i>Les Échelles du Levant</i>	p. 6
-Résumé de <i>Le Périples de Baldassare</i>	p. 7
Ossyane	p. 8
-L'appartenance familiale.....	p. 8
-L'immigré.....	p. 9
-Les deux frères.....	p. 11
-Le changement.....	p. 14
Clara	p. 15
Nadia	p. 17
Baldassare	p. 18
-Les appartenances de Baldassare.....	p. 18
-La langue.....	p. 20
Conclusion	p. 21
Bibliographie	p. 24

L'introduction

Dans son livre *Les identités meurtrières*, Amin Maalouf propose une définition de l'identité ; à savoir d'abord qu'elle est composée d'une *foule* d'éléments. Selon Maalouf toutes nos différentes appartenances composent notre identité, l'identité est un grand mélange de toutes les éléments de notre personne. Amin Maalouf, lauréat du prix Goncourt en 1993, est un écrivain d'origine libanais qui vit en France depuis les années 70. L'Arabe est sa langue maternelle mais il écrit en français. En utilisant ses propres expériences et en étudiant l'histoire, il pose un nombre de questions, comme par exemple pourquoi nous avons ce besoin d'appartenance collective. Qu'est-ce qu'elle signifie, qu'elle soit culturelle, religieuse ou national ?

Pour moi ce livre a suscité des pensées nouvelles, très intéressantes à propos de beaucoup de problèmes qu'on voit aujourd'hui, dans le monde aussi bien qu'en Suède. Comme je suis fille d'une mère suédoise et un père libanais, ses propos m'intriguent aussi sur un plan personnel. Ce que je voudrais étudier dans ce mémoire est si l'idée de Maalouf de l'identité s'est infiltrée dans la création des personnages dans ses romans, si en créant ces personnes il leur a donné des identités de multiples appartenances et également comment ils manient les problèmes qui peuvent se produire.

Les identités meurtrières

Les identités meurtrières est un essai dans lequel Amin Maalouf propose une vision de ce que c'est que l'identité. Il commence en racontant qu'étant né au Liban mais vivant en France depuis vingt-deux ans, il a dû réfléchir sur la question de savoir s'il se sent plutôt français ou plutôt libanais. À partir de cette question, il propose que l'identité n'est pas quelque chose d'inné et qui ne change pas ; il se sent libanais et français, ni plus libanais que français ni vice versa, mais il n'est pas non plus moitié français et moitié libanais, car l'identité selon Maalouf : « [...] *ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées.* » (Maalouf, p. 8). On n'a donc pas plusieurs identités, l'identité ne se divise pas, mais elle est quelque chose composée de tous les éléments qui nous ont formés. Comme la question lui a été posée plusieurs fois de savoir ce qu'il se sent être vraiment au fond de lui-même, Maalouf s'est rendu compte qu'au fin fond il y a une seule appartenance qui compte. Qu'il existe chez les gens en général une vision répandue : qu'il y a une chose ou une appartenance, dans chaque personne qui est leur vraie identité, et que cette appartenance

efface tous les autres aspects de la personne. Il dit aussi qu'on est souvent aujourd'hui sommé de déclarer son identité et qu'en le faisant, on est aussi demandé de trouver au fond de soi-même cette prétendue appartenance fondamentale, qui peut souvent être nationale, raciale ou religieuse.

L'identité est alors ce qui nous rend uniques, toutes les différentes appartenances donnent à chaque personne une combinaison qu'on ne peut pas retrouver chez quelqu'un d'autre. On peut naturellement sentir une appartenance plus ou moins forte à un grand nombre de choses, la liste est très longue, mais Maalouf mentionne quelques-uns pour donner des exemples, qui sont parmi autres :

- le sexe
- le dialecte
- les origines
- le milieu social
- si on est émigré ou immigré
- l'âge
- la profession
- l'ethnie
- la langue
- les préférences sexuelles
- l'idéologie
- la religion
- la classe sociale
- le statut familial
- un/une minoritaire/majoritaire
- un/une exilée/autochtone
- un/une propriétaire/locataire
- sain/malade
- fumeur/non fumeur
- beau/laid
- criminel/non criminel
- ouvrier/cadre

Même si toutes ces appartenances n'ont pas la même importance, il n'y en a aucune qui manque d'importance, car ils font simultanément partie de l'identité. Et même si on peut les retrouver chez un grand nombre de personnes, on ne trouve jamais exactement la même combinaison chez deux individus. Toutes ces appartenances existent alors dans l'identité d'un individu en même temps, en créant une grande identité qui ne se divise pas : « *L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessin sur une peau tendue ; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre.* » (Maalouf, p. 34).

Pour illustrer la problématique qui peut naître lorsqu'une personne doit choisir entre ses appartenances, Maalouf donne l'exemple d'un jeune homme né en France de parents algériens. Ce jeune homme a deux appartenances évidentes, mais peut-être aussi plusieurs influences de l'Europe et de l'Afrique, que ce soit la langue ou la cuisine, ce mélange devrait être quelque

chose de bon pour lui, quelque chose qui l'enrichit ; mais s'il ne peut pas accepter sa diversité, s'il ne peut pas accepter ses liens à la France aussi bien qu'à l'Algérie, cela pourrait devenir un problème. Maalouf avance aussi que les personnes comme ce jeune homme avec des appartenances qui s'affrontent, qu'il nomme des « *êtres frontaliers* », ont une mission importante, qui est de : « [...] *tisser des liens, dissiper des malentendus raisonner les uns, tempérer les autres, aplanir, raccommoier... Ils ont pour vocation d'être des traits d'union, des passerelles des médiateurs entre les diverses communautés, les diverses cultures.* » (Maalouf, p. 11). Mais comment peuvent-ils jouer ce rôle s'ils ne peuvent même pas accepter eux-mêmes leurs différences et s'ils sont forcés de choisir l'une ou l'autre appartenance ? Si on rencontre de l'hostilité en se disant être fier Algérien, il y a ceux qui vous considèrent un traître quand on s'affirme français, cela, bien sûr, crée un conflit dans la personne.

Maalouf exprime que le but de son essai n'est pas vraiment de proposer une définition nouvelle de ce que c'est que l'identité, mais d' : « [...] *essayer de comprendre pourquoi tant de personnes commettent aujourd'hui des crimes au nom de leur identité religieuse ethnique, nationale ou autre.* » (Maalouf, p. 15). Dans la deuxième partie Maalouf discute la mondialisation en train d'évoluer, à partir de sa réflexion sur l'identité et il continue sa dernière partie en parlant de comment on pourrait s'attaquer aux problèmes qui naissent à cause de cette évolution, par exemple par le biais d'étudier d'autres langues que l'anglais. Mais je ne m'attarde pas sur ces parties comme c'est la première partie de son livre à laquelle je m'intéressai ici.

But et méthode

Dans cette étude je vais examiner les personnages principaux dans deux romans d'Amin Maalouf à partir de son idée de l'identité. Dans quelle mesure ces personnages correspondent-ils – ou non – à la vision de l'identité de Maalouf lui-même ? Comment réagissent-ils face à des hostilités identitaires ? Trouve-t-on peut-être des personnages qui représentent les deux cotés, les uns qui vivent bien avec leur identité et d'autres qui ont du mal à cause d'une identité qui s'oppose à celle autour d'eux ? Est-ce qu'on peut voir que l'identité change chez ses personnages, et - si c'est le cas - à cause de quels facteurs ? Extérieurs ou intérieurs ? Quelles appartenances trouve-t-on chez les personnages principaux ?

Les deux romans que j'ai choisis sont intitulés *Les échelles du Levant* et *Le périple de Baldassare*, le premier publié deux ans avant (en 1996) l'essai et le second publié deux ans

après (en 2000). Je vais principalement focaliser sur le roman *Les échelles du Levant*, puis je regarderai *Le périple de Baldassare* pour pouvoir faire une comparaison entre les personnages, et voir si peut-être la problématique de l'identité est plus évidente chez le personnage principal dans le deuxième livre étant donné que celui-ci est écrit après la publication de *Les identités meurtrières*.

J'ai aussi lu l'article *Une mutation linguistique ; le cas d'Amin Maalouf*, écrit par Najoua Assaad, qui traite le sujet de bilinguisme d'Amin Maalouf. Je vais revenir brièvement à cet article dans l'analyse.

Les échelles du Levant

Les échelles du Levant est le nom qu'on donnait autrefois aux cités au bord de la mer où passaient les voyageurs européens pour accéder à l'Orient. Le narrateur de cette histoire, un immigré libanais à Paris, rencontre le héros du roman, Ossyane, qui a survécu la deuxième guerre mondiale, lorsqu'il le reconnaît d'après une photo de son manuel d'histoire. Pendant les quatre jours qui suivent Ossyane lui raconte sa vie.

Ossyane est le petit-fils de la princesse Iffett, devenue folle à cause du suicide de son père, souverain ottoman, et du médecin Ketabdar qui a soigné la princesse malade. Ketabdar a réussi d'épouser Iffett et après leur étrange mariage ils s'installent à Adana, une ville turque où vit une grande population arménienne. Leur fils, le père d'Ossyane, a pour ami Noubar, un arménien, et quand commence un massacre systématique des Arméniens de Cilicie (aujourd'hui la province d'Adana) ils fuient ensemble pour la Mont-Liban près de Beyrouth. Ossyane est donc né au Liban, fils d'un prince turc et une mère arménienne, la fille de Noubar. Même si son père voulait qu'il soit grand révolutionnaire, Ossyane lui-même voulait simplement devenir médecin et il est donc, après avoir obtenu son baccalauréat, parti pour Marseille pour fuir la volonté de son père et y commencer ses études.

Hélas, il se trouve en France quand commence la deuxième guerre mondiale où il est, par une ironie de sort, entré dans un mouvement de résistance. Il travaille pendant toute la guerre pour la Résistance et il rencontre Clara, une résistante juive de qui il tombe amoureux. En rentrant au Liban après la guerre, considéré un héros, il retrouve Clara qui va s'installer en Palestine où elle veut travailler pour un accord entre juifs et palestiniens. Ossyane et Clara se marient, s'installent à Haïfa, où ils commencent leur vie et Clara tombe enceinte. Ossyane obtient un jour peu après des nouvelles de son père : qu'il est très malade. Malgré que le

voyage soit très dangereux à cause des désordres dans la région, il part pour Liban dans le but de revoir son père, mais pendant le temps qu'il reste avec son père, le conflit s'aggrave et il devient impossible de revenir à Haïfa. Après la mort de son père, Ossyane tombe dans la démence et après quelque temps il est enfermé dans un asile par son frère, où il est fortement drogué et d'où il ne sortira que vingt ans après.

Par conséquent il a perdu Clara et leur fille Nadia, qu'il n'a pas vue qu'une seule fois quand elle est venue pour essayer de le libérer. Quand il est enfin libéré c'est à cause des bombardements de la guerre civile libanaise et il réussit de fuir et entrer Paris avec l'aide de ses amies de la Résistance et trouve aussi finalement l'adresse de Clara. Il lui envoie une lettre, dans lequel il lui donne rendez-vous quai de l'Horloge et c'est ce rendez-vous qu'il attend pendant les quatre jours où il raconte son histoire.

Les personnages principaux dans ce livre que je voudrais analyser de plus sont, Ossyane, Clara et Nadia. Clara et Nadia font une grande partie de l'histoire, même si leurs histoires individuelles ne sont pas racontées, elles sont importantes dans l'histoire d'Ossyane.

Le périple de Baldassare

Le narrateur, Génois d'Orient et négociant en curiosités, Baldassare Embriaco, part sur les routes en 1665, où commence cette histoire. Baldassare tient un journal, et c'est par le récit qu'il y écrit qu'on suit l'histoire de son voyage. Peu enthousiaste, mais convaincu par son neveu, il est parti à la suite d'un livre qu'on dit cache le centième nom du Dieu, et qui peut apporter le Salut à un monde désespéré. Il est hésitant de quitter Gibelet comme ses affaires vont très bien et il est un homme respecté dans sa ville, d'une famille Génois avec une glorieuse histoire qui s'est exilée au proche Orient pour y faire du commerce, mais aussi est-il très sceptique des bruits qui courent concernant l'année prochaine. La rumeur dit que l'année 1666 soit l'année maudite de l'apocalypse, « l'année de la bête ». Essayant de rester un homme du bon sens, Baldassare a quand-même du mal à ne pas commencer à lui aussi voir des signes que le monde est en train de périr, et après avoir eu brièvement le livre *Le centième nom* dans sa possession il se repent d'avoir lâché prise du livre et se décide alors à le chercher.

Pendant ce voyage Baldassare tombe amoureux d'une femme, Marta, qui s'est joint à leur caravane par l'aide d'un des neveux de Baldassare, sa raison étant d'aller au Constantinople pour avoir un certificat qui affirme que son mari, qui l'a quitté avec la fortune de son père, est mort, pour qu'elle soit libre à continuer sa vie. Cependant, après qu'ils ont essayé d'obtenir un

tel certificat dans deux pays, ils trouvent qu'il vit encore. Enceinte de l'enfant de Baldassare, Marta décide qu'elle doit aller voir son mari le plus vite que possible. Mais Marta est forcée d'y rester avec son vrai mari et Baldassare est déporté à Gênes. Il part puis pour Londres où il retrouve le livre *Le centième nom*, mais doit retourner encore à Gênes, où il finit son périple et s'installe pour recommencer une nouvelle vie.

Le personnage principal dans cette histoire est Baldassare et c'est aussi celui que je voudrais étudier de plus.

Ossyane

Dans l'article *Une mutation linguistique ; le cas d'Amin Maalouf* Najoua Assaad écrit que : « *Le Rocher de Tanios est le sixième roman d'Amin Maalouf et le premier qui a pour sujet sa patrie natale. Mais comme il l'a lui-même affirmé dans notre entrevue avec lui, le Liban est omniprésent dans ses ouvrages.* » (Assaad, p.470). Maalouf ne choisissait que dans son sixième livre d'écrire sur le Liban, et on assume donc aussi que c'est un choix pris consciemment ; de ne pas le faire, et puis de le faire. Par conséquent, la présence « directe » du Liban dans *Les échelles du Levant* ne serait pas non plus choisie par hasard, pas plus que le fait qu'Ossyane y naît. Dans *Les identités* Maalouf dit, à propos du Liban : « *Un pays où l'on est constamment amené à s'interroger sur ses appartenances, sur ses origines, sur ses rapports avec les autres, et sur la place qu'on peut occuper au soleil ou à l'ombre.* » (Maalouf, p. 21). Étant donné donc qu'un homme né au Liban est une personne qui à cause de ce seul fait est « constamment amené » à questionner ses propres appartenances, on supposerait que Maalouf a inclus cela dans la création d'Ossyane.

L'appartenance familiale

« - Êtes-vous certain que la vie d'un homme commence à la naissance ?

Il n'attendait pas de réponse. C'était seulement une manière d'introduire son récit. » (Les
(Maalouf, *Les Échelles du Levant*, p. 23).

Ossyane commence sa narration un demi-siècle avant sa naissance. Il trouve que le passé de sa famille a de l'importance pour l'histoire de sa propre vie. Il n'est pas né prince, mais sa parenté à une famille royale devient quand même pour lui une partie importante de sa personne. Il raconte donc aussi l'histoire de son père et également la vie chez lui, où il ne vit pas comme prince. Bien qu'étant le fils d'une princesse, on voit que son passé pose une pierre

dans la fondation de sa personne. Lorsque commence le massacre des arméniens, le meilleur ami du père d'Ossyane, Noubar, décide de fuir. Le père d'Ossyane décide alors de fuir avec lui pour le Liban : « *Si le pays est étroit pour mon meilleur ami, pourquoi ne le serait-il pas pour moi ? Noubar n'était pas d'humeur à expliquer en quoi les perspectives pouvaient être différentes pour un instituteur arménien et pour un prince turc...* » (Maalouf, *Les Échelles du Levant*, p. 41). Le plan initial de Noubar était pourtant de continuer pour l'Amérique, mais le père d'Ossyane empêche un tel voyage en trouvant des différentes raisons pour ne pas être en mesure de partir. « *Tant qu'il était sur la terre d'Orient, il restait prince, petit-fils de souverain, descendant des grand conquérants. Sans même avoir besoin d'en faire étalage. En Amérique, il serait devenu un piéton anonyme. Cela, il n'aurait jamais pu le supporter.* » (Maalouf, p. 48). Alors, même s'il ne veut pas une différence entre lui-même et son meilleur amie, sa parenté à la famille royale est une appartenance trop forte de laisser, quelque chose qu'il aurait été obligé de faire en partant pour l'Amérique. Parmi les appartenances que mentionne Maalouf dans *Les identités*, on trouve le statut familial, et les origines, des appartenances qu'on retrouve dans l'identité d'Ossyane, aussi bien que chez son père.

L'amitié entre son père et Noubar, un Arménien et un Turc, un phénomène qui n'était pas très courant en ce temps-là est aussi une chose intéressante à regarder à propos de l'identité d'Ossyane. Le résultat était en effet le mariage entre le père d'Ossyane et la fille de Noubar : « *Il y aura une somptueuse réception, peut-être la dernière fête dans l'histoire où Turcs et Arméniens chanteront et danseront ensemble.* » (Maalouf, p. 43). Par conséquent, Ossyane est né fils d'une mère arménienne et un père turc, deux peuples ennemis. Ossyane est donc né un homme que Maalouf aurait peut-être nommé « *être frontalier* », étant l'enfant de deux peuples combattants.

L'immigré

« *Avant de devenir un immigré, on est un émigré : avant d'arriver dans un pays, on a du quitter un autre, et les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simples.* » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 48).

Maalouf exprime qu'être un immigré dans un pays est toujours quelque chose de complexe, et que souvent l'immigré a des sentiments de culpabilité pour avoir quitté son pays. Mais il a aussi des sentiments envers le pays d'accueil qui peuvent être ambigus ; on espère avoir une meilleure vie dans le nouveau pays, mais rencontre peut-être aussi de l'hostilité. Ensuite il parle des problèmes d'intégration à partir de cette problématique chez l'immigré.

Ossyane qui est né au Liban, mais appartient à la famille Ottoman, a pourtant grandi sans le sentiment d'être indésirable, au contraire avec le sentiment d'être un invité : « *Jamais j'ai senti que je devais cacher mes origines, sinon par pudeur, par souci de ne pas en imposer...* » (Maalouf, p. 57). Mais en partant pour Marseille il devient étranger en France. Mais est-ce que cela crée des conflits dans sa personne comme le décrit Maalouf dans *Les identités* ? On n'a pas vraiment l'impression que c'est le cas étant donné qu'il part pour être plus libre à choisir sa vie qu'au Liban. Il trouve en France un espace de liberté, où il n'y a personne qui lui impose ses opinions : « *Je m'étais dit : le bonheur ! le bonheur d'être ailleurs ! le bonheur de n'être plus assis à la table familial !* » (Maalouf, p. 68). En partant volontairement et pour trouver du soulagement, on risque moins que cela ne devienne un conflit. Après l'éducation qu'il recevait à la maison des différents maîtres qui discutaient autour de lui, il avait pris l'habitude d'écouter plutôt que de commenter une discussion. Quand ses camarades discutaient alors « la situation », y compris Mussolini, Horthy, Staline, Hitler et plusieurs d'autres, il restait en silence : « *Moi l'étranger, le nouveau venu, je me contentais d'écouter. Quelquefois attentif, quelquefois dans mes rêveries, selon l'intensité des événements et la texture des propos* » (Maalouf, p. 70). Alors, peut-être aussi à cause du type d'éducation qu'il a reçu où il pense qu'il y a toujours quelqu'un qui sait plus sûr le sujet à exprimer. Mais c'est aussi parce qu'il est étranger qu'il ne participe pas à la discussion. « *Je savais d'ailleurs plus de choses que je ne le laissais entendre à mes camarades. Mais ils avaient leur manière de discuter et ils étaient chez eux... Et puis, j'avais l'habitude d'écouter en silence.* » (Maalouf, p. 71). Il sent qu'il est étranger. Même si ce n'est pas une chose dont il souffre vraiment, cela l'influence. Cependant : « *Est-ce que j'ai souffert d'avoir été un étranger ? À vrai dire, non. [...] Être étranger était une réalité de mon existence, que je devais prendre en compte. [...] Cela impliquait que je fasse et dise certaines choses plutôt que d'autres. J'avais mes origines, mon histoire, mes langues, mes secrets, d'innombrables sujets de fierté, peut-être même mon charme propre...* » (Maalouf, p. 72). On voit donc ici clairement qu'Ossyane ne trouve pas qu'être étranger a une influence négative sur lui, mais qu'elle a quand même de l'influence.

Selon Maalouf, on peut s'attaquer à la problématique entre l'immigré et le pays d'accueil par la réciprocité : « *Le maître mot, ici encore, est réciprocité* » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p.52). L'étranger doit considérer le pays d'adoption comme le sien ; qu'il fait partie de lui et qu'il peut le critiquer. Mais le pays à son tour doit naturellement respecter l'étranger et le considérer comme faisant partie de lui. Donc aussi que le pays peut critiquer certains aspects de la culture de l'étranger qui ne vont peut-être pas très bien avec son mode de vie. À partir de cette idée de Maalouf, on peut s'imaginer qu'Ossyane peut accepter la

France comme une partie de lui, comme le sien, mais sans devoir renoncer aux appartenances qu'il a pour son pays de naissance. Par conséquent : d'être étranger ne crée pas ce conflit potentiel.

Les deux frères

« Les personnes ne sont pas interchangeables, [...], entre deux frères, qui ont vécu dans le même environnement, des différences en apparences minimes mais qui les font réagir, en matière de politique, de religion, ou de vie quotidienne, aux antipodes l'un de l'autre ; qui feront même de l'un d'eux un tueur et de l'autre un homme de dialogue et conciliation. »

(Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 29)

Je n'ai pas encore que mentionné le frère d'Ossyane, Salem, néanmoins il est intéressant d'observer, qu'Ossyane et son frère sont deux personnes très différentes. Dans son essai Maalouf exprime qu'il n'y a pas deux individus dans ce monde qui sont similaires, qu'au contraire, chacun est différent de tout autre. Il prend l'exemple qu'un Serbe est différent d'un Croate, mais qu'un Serbe se distingue bien sûr aussi d'un autre Serbe. Donc aussi que deux frères de la même famille peuvent être complètement différents. Les deux frères dans *Les Échelles du levant* se distinguent bien, l'un de l'autre. Même s'ils ont grandi dans la même maison et ont reçu la même éducation, ils n'ont pas les mêmes intérêts ou les mêmes valeurs. On pourrait penser qu'au moyen des deux personnages, Maalouf veut illustrer comment deux personnes d'un passé assez analogue, peuvent tout de même avoir des différentes difficultés avec leur identité.

Leur mère est morte en mettant au monde Salem, et Salem a par conséquent toujours été convaincu que son père le détestait pour avoir causé sa mort. Le père ne l'accusait pas consciemment, mais Ossyane exprime dans son récit que : *« Lorsque un enfant se sent dès la naissance mal aimé, il ne se trompe jamais complètement. »* (Maalouf, p. 56). Ossyane raconte qu'il y avait tôt une très grande différence qui séparait déjà son frère du reste de la famille : il était gros. Tous les autres étaient minces et donnaient donc l'impression d'aller ensemble. Le nom que lui donnait son père le tourmentait aussi ; il signifie « indemne ». Son père le pensait être un nom pour célébrer qu'au moins l'enfant a survécu la tragédie, mais pour Salem cela était un nom qui l'accablait et le rappelait qu'il avait tué sa mère.

Après le retour d'Ossyane, il s'est révélé que Salem a utilisé leur maison comme dépôt pour les contrebandiers, et qu'il avait assisté à une fusillade où un douanier a été tué. Leur

père s'est demandé après cette grande honte vers leur noble maison, comment Salem aurait pu commettre un tel délit. Mais ayant grandi dans la même maison, Ossyane n'a pas autant du mal à comprendre : « *Comment lui expliquer de quoi mon frère avait manqué ? [...] N'avais-je pas envie de tout démolir, les meubles, les visiteurs, les murs ? Ce qui me retenait ? Je me savais aimé. [...] Si je n'avais pas eu la certitude d'être aimé, l'amertume n'aurait cessé de grandir en moi, et un jour, la guerre aidant j'aurais franchi le pas. Comme pour un meurtre, ou pour un suicide, - car les agissements de Salem s'apparentaient à l'un comme à l'autre.* » (Maalouf, p. 120, 121). Selon Ossyane le fait qu'il s'est toujours senti aimé lui a sauvé du même destin que son frère, et c'est un élément qui fait que les deux frères sont si différents. Ossyane est donc devenu un homme qui est : « [...] toujours pour la conciliation, la réconciliation, [...] » (Maalouf, p. 166) en même temps que son frère est devenu un homme criminel. Leurs destins semblent correspondre à ce que dit Maalouf dans *Les identités* : « [...] qui feront même de l'un deux un tueur, et de l'autre un homme de dialogue et de conciliation » (Maalouf, p. 29).

On peut avoir une certaine compréhension pour la réaction d'Ossyane envers la souffrance du frère, et comment il est devenu ce qu'il est : un homme qui a trahi sa famille, et qui a peut-être aussi tué un homme, car ils ne savaient jamais qui entre les contrebandiers avait tiré contre le douanier. Mais malgré cette compréhension, lorsque Salem est revenu de prison, Ossyane et son frère ne sont pas affrontés. Ossyane s'explique en racontant qu'il se sentait toujours mal à l'aise avec son frère, qu'il avait presque peur de lui. Il ne dit pas vraiment pourquoi, seulement que : « *Nous n'avons pas grandi de la même manière. Il lui est poussé des griffes et des canines, moi pas.* » (Maalouf, p. 165).

Ayant été choyé toute sa vie, même dans la résistance Ossyane était « l'enfant adulé ». Il n'a donc jamais dû se battre contre quelqu'un ou bien contre quelque chose ; quand il a rencontré un obstacle, une autre route s'est toujours présentée, donc : « [...] cela se reflète dans mes idées, je suis toujours pour la conciliation, la réconciliation, et si je suis révolté c'est d'abord contre la haine. » (Maalouf, p. 166). Cependant, pour son frère, il a l'impression que c'était l'inverse : « *J'ai presque envie de dire qu'il a tué pour naître. Puis il a toujours dû se battre, contre mon père, contre moi ou mon ombre plutôt, tout pour lui était un combat hargneux, jusqu'à la nourriture dont il se gavait.* » (Maalouf, p. 166). On a l'impression que Maalouf est ici en train de peindre une image des deux frères qu'ils ne sont pas seulement différents, mais qu'ils sont vraiment aux antipodes l'un de l'autre. Il veut peut-être aussi faire comprendre au lecteur, à travers le personnage de Salem, qu'il y a des circonstances dans la vie qui font qu'un homme devient par exemple meurtrier.

Dans *Les identités*, Maalouf propose que : « *Tant il est vrai que ce qui détermine l'appartenance d'une personne à un groupe donné, c'est essentiellement l'influence d'autrui ; l'influence des proches – parents, compatriotes, coreligionnaires – qui cherchent à se l'approprier, et l'influence de ceux d'en face, qui s'emploient à l'exclure.* » (Maalouf, p. 33). Il dit aussi que les proches modèle l'enfant, volontairement ou pas ; quelque chose qui commence très tôt, même dès la première enfance. Alors que surviennent aussi très tôt les premières égratignures : « [...] – ces innombrables différences, minimes ou majeurs, qui tracent les contours de chaque personnalité, forgent les comportements, les opinions, [...], qui parfois blessent pour toujours. [...] Ce sont ces blessures qui déterminent à chaque étape de la vie, l'attitude des hommes à l'égard de leurs appartenances, et la hiérarchie entre celles-ci. » (Maalouf, p. 33, 34).

Pour revenir au destin de Salem, on a déjà constaté qu'il a eu une enfance très différente de celui d'Ossyane. Étant donné alors que Maalouf pense que les comportements d'une personne sont établis pendant l'enfance. Il nous donne donc peut-être des détails de l'enfance des frères pour qu'on comprenne qu'il y a des raisons pour expliquer leurs différences. Ossyane exprime une idée similaire de son frère : « *Mon frère je le comparerais plutôt à ses chiens revenus à l'état sauvage. La maison dans laquelle ils ont grandi, ils la regrettent et la haïssent à la fois. Leur itinéraire dans la vie s'explique toujours par une blessure ; un abandon, une trahison, une infidélité. Cette blessure est leur deuxième naissance, la seule qui compte.* » (Maalouf, p. 166)

Maalouf raconte dans son essai son propre histoire d'avoir été au Liban pendant la guerre. Il exprime que si les circonstances ont été différentes, s'il était plus jeune ou avait perdu un être cher, il aurait pu réagir d'une autre façon : « *Si au lieu de passer deux jours dans cet abri, j'avais dû y passer un mois, aurais-je refusé de tenir l'arme qu'on m'aurait mise dans les mains ? [...] J'ai eu de la chance de n'avoir pas été durement éprouvé, [...]* » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 35, 36). Il a donc aussi ses propres expériences qui font qu'il peut établir un rapport entre ses propres expériences et un homme qui a été poussé à tuer. Il a aussi exprimé que son but dans *Les identités meurtrières* a été de : « [...] *essayer de comprendre pourquoi tant de personnes commettent aujourd'hui des crimes au nom de leur identité religieuse ethnique, nationale ou autre.* » (Maalouf, p. 15). Ce n'est probablement donc pas non plus par hasard qu'Ossyane réfléchit tant sur le destin de son frère, en nous donnant presque une explication pour son développement.

Le changement

« *L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence.* » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 31)

Comme j'ai déjà mentionné, selon Maalouf l'identité n'est pas une chose impossible à modifier, mais très changeable. Est-ce qu'on peut donc voir que l'identité d'Ossyane change ? Pour revenir brièvement au cas des deux frères, après Salem a enfermé Ossyane, il n'est sorti qu'une seule fois, et c'est pour dîner avec un vieil ami de la résistance qui vient pour le voir. Salem l'a donc sorti cette seule fois. Fort drogué, Ossyane n'a pas été capable de tenir une conversation, même pas signaler qu'il souffrait. Son frère, qui est après ses années en prison devenu un grand homme d'affaires, a maintenant brillé à côté de son frère : « *Je suppose que bien des gens devaient se demander alors comment, de la même maison, du même ventre, avaient pu sortir à la fois cet homme remarquable, et puis cet autre, moi, une loque.* » (Maalouf, *Les Échelles du Levant*, p. 205). Les rôles ont changé, c'est maintenant Ossyane qui est le frère qui couvre la famille de honte, et Salem est la personne réussie. On assiste donc à un revirement très évident dans l'identité des deux frères.

En partant pour la France, Ossyane n'a pas réussi à faire ce qu'il voulait - devenir médecin - et son retour au Liban n'est pas ce qu'il aurait imaginé avant la guerre. En revenant à Beyrouth il a été célébré pour sa contribution pendant la guerre, néanmoins, Ossyane se considère un faux héros. Donc son père, très fier de son fils, a vu ses attentes réalisées, tandis que le propre rêve d'Ossyane est perdu. Après leur mariage, Clara et Ossyane s'inscrivent à l'université à Beyrouth et Ossyane ne veut plus s'éloigner de son père avec lequel : « *[...] mes rapports avaient changé du tout depuis que j'étais devenu un prétendu héros de la Résistance ; et plus encore après mon mariage ; il avait vieilli et la femme de la maison était la mienne.* » (Maalouf), p. 162. Alors, le besoin de fuir est peut-être disparu quand il est devenu ce que son père voulait ; mais il se considère toujours un faux héros. Cela est donc une image de lui qu'il ne peut pas intégrer dans sa personne, et peut-être aussi une chose qui l'amène à une crise identitaire.

En revenant de la guerre, la relation avec son père n'est pas la seule indication qu'il est en train de changer. Lorsqu'il essaye de reprendre ses études on voit également un changement avoir lieu : « *J'avais ressenti, dès mon retour sur les bancs, une grande difficulté à me concentrer sur ce que je lisais. Impossible, surtout de mémoriser quoi que ce soit. [...] Moi qui étais si fier autrefois de ma mémoire et de ma capacité d'assimilation, j'avais le sentiment d'être frappé d'impuissance. J'avais honte...* » (Maalouf, p. 162). Qu'il ait honte indique que

ce changement n'est vraiment pas souhaitée, mais quelque chose dont il souffre. Il a obtenu la meilleure moyenne du pays après son baccalauréat, et d'être un bon élève est certainement devenu une partie importante de sa personne, malgré sa soumission. Il a excellé dans ses études aussi en France : « À Montpellier, auprès des carabins j'allais acquérir très vite une réputation de « bûcheur ». Je ne travaillais pas beaucoup plus qu'un autre, mais je travaillais mieux. [...] J'avais par ailleurs, une mémoire sans défaut. » (Maalouf, p. 70). D'avoir autrefois été si fier de sa mémoire, et maintenant ne pas être capable de mémoriser doit représenter un grand chagrin. Perdre une chose dont il est fier et qui est une partie importante de sa personne pourrait aussi créer une crise identitaire.

Dans son essai Maalouf avance qu'il existe une hiérarchie parmi les éléments qui constituent l'identité de chacun. Cette hiérarchie change avec le temps et : « [...] modifie en profondeur les comportements. » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 20). Il prend l'exemple d'un homme italien homosexuel, qui vivait à l'époque du fascisme. Cet homme était patriote et peut-être nationaliste. Lorsqu'il est menacé par l'état de déportation et de mort, il ne peut pas continuer à supporter son état, mais, souhaite sans doute leur défaite. D'être homosexuel est donc à cause de la persécution devenue une partie de lui, plus importante que ses autres appartenances. Cet événement efface même son appartenance nationale, et ce n'est pas qu'après la guerre qu'il peut de nouveau se sentir pleinement italien. À cause des changements chez Ossyane ses appartenances ont changé de la place dans la hiérarchie. Par exemple l'appartenance d'Ossyane à la famille, a pris le pas sur ses autres appartenances. Et son appartenance à être sain et à être bon étudiant sont effacés.

Ossyane est enfermé pendant des années, mais à la fin du livre il devient un homme libre après avoir été prisonnier ; il a été sain puis malade, puis un homme sain encore. On voit donc que l'identité d'Ossyane change pendant sa vie, et qu'elle va probablement continuer à changer lorsqu'il commence à vivre encore après être libéré, en commençant avec la rencontre avec Clara.

Clara

Ossyane ne mentionne jamais sa religion, ou des appartenances fortes à une religion. Cependant chez Clara cette appartenance est plus évidente, étant donné qu'elle est juive et a vécu la deuxième guerre mondiale.

La rencontre entre Clara et Ossyane prend lieu pendant la guerre, chez un ami commun de la Résistance. Elle lui raconte son histoire ; que toute sa famille a disparu, les uns morts, les

autres éparpillés dans des camps de concentrations. Elle se trouvait au moment où sa famille a été appréhendée chez une amie catholique qui l'a caché et elle a puis réussi à fuir pour la Suisse qui était la terre libre. Pourtant elle s'est décidée d'aller à Lyon : « *Elle ne supportait pas l'idée que des gens se battent, que d'autres meurent, ses plus proches parents, pendant qu'elle-même se contentait de rester à l'abri. Elle avait pris contact avec quelqu'un de notre réseau, qui avait assuré son passage.* » (Maalouf, *Les Échelles du Levant*, p. 92). Elle a choisi de quitter sa liberté pour rejoindre la Résistance et pour se battre. Clara est donc une révolutionnaire de sa propre initiative, contrairement à Ossyane qui l'est devenu par hasard.

On ne connaît pas les propres pensées de Clara, comme l'histoire est racontée par la voix d'Ossyane. Cela le rend difficile de savoir quels problèmes d'identité elle pourrait avoir, et on ne peut que deviner quels appartenances qui sont importantes pour elle. Pourtant, son personnage aide peut-être plutôt à représenter par son relation à Ossyane une idée de Maalouf de réciprocité.

Clara et Ossyane se sont installés à Haïfa, juste avant le point culminant du conflit. Ils s'y trouvent donc, un homme né musulman et une femme juive au milieu du conflit. Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, que l'homme né au Liban prend la partie des Palestiniens et la femme juive la partie d'Israël : « *Lorsque Clara me contredisait, c'était pour aller plus loin dans le sens des Arabes, pour me dire que je devrais mieux les comprendre ; et moi, quand je la reprenais, c'était pour lui dire qu'elle se montrait trop sévère avec ses coreligionnaires. [...] Et ce n'était pas par un arrangement quelconque, par quelque convention de bon voisinage, c'était spontané, sincère.* » (Maalouf, p. 169). En racontant son récit, Ossyane se trouve à Paris, plusieurs années après avoir discuté avec Clara. À l'homme qu'Ossyane raconte son histoire, il dit entre parenthèses qu'il a écouté un débat à la radio, quelques jours auparavant, entre un Juif et un Arabe et que cela lui a dégouté. « *[...] toute la différence : inélégante. L'élégance morale, [...], c'était Clara et moi, Clara qui s'efforçait de comprendre jusqu'aux pires traverses des Arabes, et se montrer sans complaisance envers les Juifs, et moi sans complaisance pour les Arabes, et gardant toujours à l'esprit les persécutions lointaines et proches pour pardonner les excès chez les Juifs.* » (Maalouf, p. 169, 170). Il ajoute qu'il sait qu'ils étaient des incurables naïfs mais qu'ils avaient cependant toute leur raison.

J'ai mentionné auparavant, l'idée de réciprocité qu'évoque Maalouf dans son essai à propos des étrangers et leur pays d'accueil, à laquelle je voudrais revenir. Cette situation d'Ossyane et Clara, est presque une sorte d'utopie, une utopie de comment manœuvrer une telle situation. Si de chaque côté d'un conflit, les ennemis essayaient de se représenter la

souffrance de l'ennemi, peut-être que le monde serait différent. Dans *Les identités meurtrières* Maalouf écrit : « *Il y a constamment, dans l'approche qui est la mienne, une exigence de réciprocité – qui est à la fois souci d'équité et souci d'efficacité. C'est dans cet esprit que j'aurais envie de dire, « aux uns » d'abord : « Plus vous vous imprégnez de la culture du pays d'accueil, plus vous pourrez l'imprégner de la vôtre » ; puis « aux autres » : « Plus un immigré sentira sa culture d'origine respectée, plus il s'ouvrira à la culture du pays d'accueil. » » (Maalouf, p. 51). Il me semble que leur comportement représente d'une manière cette idée de réciprocité et la meilleure façon ; selon Maalouf ; à manier un conflit. On peut donc plutôt à travers le personnage de Clara et son relation à Ossyane, voir cette idée de réciprocité.*

Nadia

C'est le même cas avec Nadia comme avec Clara : on ne connaît pas ses propres pensées dans la mesure où c'est Ossyane qui raconte l'histoire, mais il semble qu'aussi son personnage sert à montrer une idée, cette fois de comment vivre avec son identité. Pour revenir au début du mémoire, Maalouf exprime que si une personne peut accepter toutes les éléments de sa personne, d'avoir plusieurs appartenances doit rendre la personne plus riche ; tandis que si les appartenances s'affrontent et on doit éliminer des parties qui font partie de soi-même, cela peut créer un problème identitaire.

Nadia est née d'une mère juive, elle hérite donc selon le judaïsme son religion à elle ; pourtant elle est née d'un père musulman, et chez eux la religion se transmet par le père. Voilà deux appartenances qui peuvent s'affronter – au moins faire qu'une personne doit choisir entre ses deux appartenances, et donc exclure un d'eux de son identité. Mais Nadia choisit de ne rien exclure : « [...] ; à ses propres yeux, elle aurait pu choisir d'être l'un ou l'autre, ou aucun des deux ; elle avait voulu être les deux à la fois... [...] Elle était fier de toutes ces lignées qui avaient abouti jusqu'à elle, [...] Elle n'avait aucune envie de faire le tri de ses gouttes de sang, de ses parcelles d'âme ! » (Maalouf, *Les Échelles du Levant*, p. 217). Elle ne se sent obligé d'éliminer aucune partie de sa personne, elle les accepte simultanément et laisse ces appartenances la rendre plus riche. Maalouf peint encore une petite utopie, cette fois par le personnage de Nadia, en décrivant comment dans une manière optimale manier une identité complexe comme celle de Nadia.

Pour revenir à l'exemple que donne Maalouf de ce jeune homme algérien que j'ai mentionné au début, dont il exprime plus tard dans son texte : « [...] ; et ce jeune franco-

algérien que j'ai évoqué plus haut, ainsi que ce jeune germano-turc, ne se retrouveront jamais du côté des fanatiques s'ils parviennent à vivre sereinement leur identité composée. » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 45), il semble que c'est ce que choisit Nadia de faire, pour pouvoir vivre sereinement son identité.

Baldassare

Dans cette partie, je ferai une analyse beaucoup plus bref que celle d'Ossyane. Premièrement parce que mon but a été de principalement focaliser sur Les Échelles du Levant et le personnage d'Ossyane, mais aussi comme Le périple de Baldassare est un gros livre et il n'y a pas suffisamment de place ici pour une analyse plus longue.

Les appartenances de Baldassare

« Selon les documents que j'ai toujours en ma possession, je suis, en droit ligne mâle, le dix-huitième descendant de l'homme qui conquiert Tripoli. » (Maalouf, *Le périple de Baldassare*, p. 47)

Une des premières choses que j'ai mentionné chez Ossyane est ses appartenances familiales et originales, et les origines sont aussi très importantes chez Baldassare. Il vient d'une famille Génois, les Embriarci, qui a eu du pouvoir dans le Levant depuis des siècles. Même si Baldassare a vécu sur le Levant pendant toute sa vie, et sa famille y a vécu aussi pendant des générations, d'être Génois est une appartenance très importante pour lui. Lorsque sa famille a perdu son pouvoir au Levant, à faveur des musulmans, ils ont dû revenir à Gênes, où la plupart d'eux n'avaient jamais mis les pieds. Baldassare raconte qu'il y avait un de ses ancêtres qui ne supportait pas ce changement : *« Mon aïeul s'estima déclassé. Il se sentait même exilé. Génois, il voulait bien l'être, il l'était, par la langue, l'habit, les coutumes ; mais Génois d'Orient ! »* (Maalouf, p. 47).

Pourtant un de ses ancêtres se repliait pour Gibelet, où est né Baldassare, pour retrouver sa vocation originelle, le négoce. Baldassare se sent alors fortement Génois. Peut-être ce sentiment dérive du fait qu'il parle la langue, même s'il n'est jamais allé au Gênes, ou que les Embriarci se sont toujours mariés avec des autre Génois. Il pourrait aussi être une forte appartenance parce qu'il se sent toujours un étranger au pays où il habite : *« Mais quand on est dans ma position, quand on est en pays étranger depuis tant de générations, à la merci de*

n'importe quelle avanie, de n'importe quelle dénonciation, la prudence n'est plus seulement une attitude, elle est l'argile dont je suis fait. » (Maalouf, *Le périple de Baldassare*, p. 343). Il sent alors qu'il est en pays étranger, même s'il y est né, dont une raison peut être que le pays d'accueil ne l'accepte pas vraiment comme un enfant de pays, mais le voit toujours comme un étranger. Donc dans son cas, la réciprocité entre lui et le pays d'accueil n'existe peut-être pas.

Que Baldassare et Ossyane aient été étrangers est une autre chose de commune entre eux. Tandis qu'Ossyane ne souffrait vraiment pas d'être étranger, on a l'impression que Baldassare a ressenti les désavantages. Le fait qu'il se sent en pays d'étranger à Gibelet l'indique. Mais aussi par exemple quand il passe pendant son périple du temps à Londres. Un feu y propage et des bruits courent que le feu a été un assaut par les flottes françaises et hollandaises pour créer une grande confusion : *« On me dit même que de gens ont été appréhendés par la foule pour la seule raison qu'ils n'étaient pas d'ici. Il ne fait pas bon être étranger quand la ville est en feu, aussi me suis-je prudemment caché tout eu long de cette journée.* » (Maalouf, p. 428). Il se trouve donc dans une situation où il est vraiment exposé. Tout le monde peut voir, seulement par ses habits, qu'il n'est pas anglais.

En suivant Baldassare pendant son périple, on a l'impression qu'il est un homme tolérant et large d'esprit. Il est donc intéressant quand il montre une attitude vers « les autres » qui semble être un trait de caractère qui se distingue un peu du reste de sa personnalité : *« C'est un Grec, originaire de Candie, et il ne cesse de me répéter qu'il est heureux de recevoir un Génois pour que nous puissions dire ensemble tout le mal que nous pensons des Vénitiens. A moi, ils n'ont jamais rien fait, mais mon père m'a toujours dit qu'il fallait les honnir, et je dois à sa mémoire de ne point varier.* » (Maalouf, p. 136). Il garde ses préjugés, à cause de l'opinion de son père, malgré ses propres opinions.

Maalouf avance dans son essai que nous avons des préjugés envers différentes populations. Il évoque que nous attribuons, inconsciemment, différentes qualités aux différents peuples. Nous réunissons en un tout des personnes très différentes sous le même mot : *« [...] par facilité aussi nous leur attribuons des crimes, des actes collectifs, des opinions collectives – « les Serbes ont massacré... » « les Anglais ont saccagé... » [...] »* (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 29). Donc les habitudes d'expression ne sont pas innocentes, ils contribuent à maintenir des préjugés.

La différence entre ce que dit Maalouf sur ces préjugés et celui de Baldassare est que Baldassare choisit de garder consciemment son préjugé. Pourtant, c'est un préjugé assez similaire à ceux que mentionne Maalouf. Baldassare doit haïr tous les Vénitiens à cause des actions qu'ils ont commis dans le passé. Mais chaque vénitien n'a pas individuellement

assisté à créer le conflit. Quand on dit que « les Anglais ont saccagé... », on attribue donc aussi chaque anglais la responsabilité de l'acte. Même si ce n'est donc pas tout à fait le même sort de préjugé, ce sont deux préjugés qui partagent la même problématique.

La langue

« *Entre la langue identitaire et la langue globale, il y a un vaste espace, un immense espace qu'il faut remplir...* » (Maalouf, *Les identités meurtrières*, p. 160)

Najoie Assaad, analyse dans l'article *Une mutation linguistique ; le cas d'Amin Maalouf*, le style de Maalouf et traite le sujet de son bilinguisme. Dans son livre *Le Rocher de Tanios*, Maalouf utilise par exemple des expressions en arabe qui sont parfois signalés par l'utilisation de l'italique, mais qui sont parfois seulement empruntés et non expliqués. La conclusion de l'article est que Maalouf a laissé sa langue maternelle infiltrer son texte en français consciemment pour créer un sentiment de la culture libanais et de faire fonctionner l'imagination du lecteur.

La langue est aussi très importante quand nous construisons notre identité. Maalouf énonce dans *Les identités meurtrières* que chaque être humain a besoin d'une langue identitaire. Il mentionne aussi qu'on peut avoir une appartenance à un groupe linguistique. « *Chacun entre nous a besoin de ce lien puissant et rassurant.* » (Maalouf, p. 154). Si un homme doit rompre avec sa langue maternelle cela se reflète sur toute la personnalité. C'est donc essentiel dans la création de l'identité, pour chaque individu de conserver sa langue identitaire.

Ni Ossyane, ni Baldassare ne sont interdits de parler leur langues identitaires, ni semblent-ils souffrir une crise identitaire relié à la langue. Pourtant, la langue est une appartenance importante chez les deux, comme chez chaque personne. Baldassare parle plusieurs langues et cela est évidemment très utile pendant son périple. Il trouve avec chaque personne qu'il rencontre une langue commune, et ils peuvent communiquer, même s'ils ne parlent pas la langue parfaitement.

Maalouf avance aussi dans *Les identités* que chaque personne doit avoir : « *[...] le droit de faire coexister, au sein de son identité, plusieurs appartenances linguistiques.* » (Maalouf, p. 156). Baldassare a plusieurs appartenances linguistiques, et cette appartenance semble plus évidente dans le personnage de Baldassare que dans celui d'Ossyane. Comme on a vu auparavant, Maalouf dit aussi que : « *Entre la langue identitaire, et la langue globale, il y a un vaste espace, un immense espace qu'il faut savoir remplir.* » (Maalouf, p. 160). Ce qu'il

propose est qu'on doit avoir en Europe, plusieurs langues communes, et ne pas seulement l'anglais. Qu'un Italien et un Français ne puisse communiquer qu'en anglais indique que leur relation est devenue plus pauvre. L'anglais est la langue maternelle pour les anglais et les Américains, mais pour le reste du monde elle ne peut pas jouer ce rôle. On doit donc, selon Maalouf, encourager la diversité linguistique. Les appartenances linguistiques de Baldassare font que quand il rencontre quelqu'un de nouveau, il peut souvent s'identifier à cette personne à travers la langue.

Amin Maalouf ne se définit ni plutôt arabe ni plutôt français. Donc le français aussi que l'arabe sont certainement pour lui des langues identitaires. D'après l'article d'Assaad, Maalouf utilise les expressions arabes dans *Le Rocher de Tanios* pour transmettre un sentiment du Liban et pour combler des lacunes langagières. Cependant, l'utilisation des deux langues varie d'un ouvrage à un autre selon le thème traité. On pourrait s'imaginer que Maalouf en utilisant ces deux langues identitaires simultanément veut aussi intégrer les deux parties de son identité dans son récit.

Conclusion

Ce que j'ai voulu étudier dans cette étude a été de voir si les personnages dans les romans de Maalouf correspondaient à la vision de l'identité de Maalouf. Comment l'identité a changé – ou pas – chez les personnages. Par ailleurs d'étudier quelles appartenances qu'on pouvait trouver chez les personnages principaux et si leurs identités changeaient.

Chez Ossyane j'ai trouvé plusieurs appartenances que mentionne Amin Maalouf dans *Les identités*, comme l'appartenance au statut familial et aux origines. Mais aussi d'être étranger et d'être sain ou malade. Ossyane et son frère sont devenus deux personnes très différentes malgré qu'ils aient grandi ensemble. On pourrait dire que ces deux personnages représentent deux côtés, un, Ossyane, qui vit bien avec son identité, et un autre, Salem, qui a du mal à cause d'une identité qui s'oppose à celle autour de lui. En montrant les deux frères et leurs histoires, Maalouf peint un exemple où il devient compréhensible pour le lecteur, comment un homme peut devenir meurtrier.

L'identité d'Ossyane change au long de l'histoire à cause des éléments intérieurs et extérieurs. Intérieurs comme par exemple quand il perd son don à étudier et mémoriser, et extérieurs quand il a vécu la deuxième guerre mondiale. Les changements résultent en un changement dans la hiérarchie des appartenances.

Étant donné que c'est Ossyane qui raconte l'histoire, on ne peut pas savoir beaucoup sur les identités de Clara et Nadia. Cependant, il semble que ces personnages ont servi à représenter plutôt des idées. À travers le personnage de Clara et sa relation avec Ossyane, Maalouf a peint une utopie de comment se conduire en négociant un conflit. Le personnage de Nadia a plutôt servi à faire un exemple d'une personne qui accepte toutes les parties de sa personne simultanément ; l'utopie de comment vivre avec son identité : sans trancher une seule appartenance.

J'ai trouvé également chez Baldassare l'appartenance au statut familial, aux origines et au fait d'être étranger. Cependant, cette dernière appartenance a pour lui quelques fois été une expérience négative. L'appartenance aux langues a été pour moi plus évidente chez son personnage que dans celui d'Ossyane, étant donné qu'il fait un périple et parle plusieurs langues. Cependant, je n'ai pas trouvé que l'idée de Maalouf de l'identité a été plus évidente chez le personnage principal dans ce livre qui a été publié après la publication de *Les identités meurtrières*.

Même si le personnage de Baldassare a été intéressant à regarder à partir de son identité, ce roman serait aussi intéressant à analyser à partir de ce que dit Maalouf dans *Les identités meurtrières* à propos de la mondialisation. Les idées de l'identité seraient aussi intéressantes d'examiner à partir d'un point de vue historique.

On aurait aussi pu étudier plus, à partir de ce qu'il dit dans son essai, les femmes dans ses romans. Elles sont souvent indépendantes, et assez égales aux hommes. Même dans son livre le Périple de Baldassare les femmes sont présentées à travers les yeux de Baldassare très égales aux hommes, étant donné que l'histoire se déroule pendant le Moyen Âge.

En écrivant cette étude, j'ai aussi réfléchi sur mes propres appartenances et sur ma propre identité. Au contraire de Maalouf, je dirais que je me sens être plutôt suédoise que libanaise. Étant donné que je ne suis jamais allée au Liban et que je ne parle pas l'arabe ; cela change beaucoup. Je n'ai jamais eu une relation avec le Liban, comme Maalouf a eu avec la France. Cela dit, je suis quand même fière libanaise, je dis volontairement que mon père vient du Liban et c'est certainement une appartenance très importante dans mon identité. C'est une appartenance que j'embrasse, et je fais aussi des efforts pour prendre soin de mon héritage culturel. Par exemple, je prépare à manger avec mon père chaque fois que j'ai l'occasion, pour mieux apprendre la cuisine libanaise. Par ailleurs, un grand rêve pour moi a toujours été

d'apprendre l'arabe, cependant, le plus grand rêve reste depuis mon enfance d'aller au Liban, un voyage que j'espère pouvoir faire bientôt.

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

Les identités meurtrières, MAALOUF, Amin, 1998, Éditions Grasset & Fasquelle

Les Échelles du Levant, MAALOUF, Amin, 1996, Éditions Grasset & Fasquelle

Le périple de Baldassare, MAALOUF, Amin, 2000, Éditions Grasset & Fasquelle

Article :

Une mutation linguistique : le cas d'Amin Maalouf, ASSAAD, Najouie.

In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 2004, N°56. pp. 457-483.

www.persee.fr/web/revues/home